

cette lecture et le prenant tout simplement comme la conséquence obligée d'une éducation supérieure. Grave erreur d'une tante, ignorante, elle pensait, puisqu'elle avait tant travaillé pour sa nièce, que celle-ci pouvait bien lire pour sa tante. Les travaux de sa laborieuse carrière ne l'avaient point formée à ces soins délicats d'une mère pour l'éducation morale de ses enfants. Elle était de celles qui croient avoir bien fait et tout fait, quand elles leur ont gagné de l'argent et donné l'instruction du riche, c'est-à-dire les deux choses qui ont été la plus dure privation de leur propre jeunesse; car, pour l'éducation, si elles en ont manqué aussi, elles en ont du moins peu souffert.

Il va sans dire que Nélida avait de bons principes; elle avait ceux du Sacré-Cœur, et, quoi qu'en pût dire le bon Jérôme, il n'y avait pas à argumenter Fa-dessus : les principes du Sacré-Cœur valaient bien les siens; il n'aurait pu y ajouter que du velours.

Le mariage de Nélida était naturellement devenu le grand souci du couple Terras, fort divisé du reste sur cette grave question. Car ce n'est pas une petite affaire que de bien placer une fille qui s'avance avec un demi-million, dans la main, et suivie d'un oncle et d'une tante qui en portent chacun un bien entier sur leur tête respectable.

M^{me} Terras, peu férue de noblesse, trouvait sur et simple de donner la nièce et la dot à l'un de ses deux élèves, Léopold Certeau ou Philippe Charvet. Le premier, il est vrai, à cause de son infirmité, était à peu près hors de concours, et il eût sans doute eu le bon goût de se récuser lui-même. Restait donc le brave et laborieux Philippe, qui eût encore accepté la dot, mais qui ne voyait point la nécessité d'y joindre la nièce. Sauf la différence d'âge, qui était un peu forte, et la différence d'éducation qui l'était beaucoup plus, ce deuxième pilier de la maison Terras et C^{ia} était un assez